

**Aristote**  
**Commentaire du livre IV de la *Physique***

Pascal Dupond

Philopsis : Revue numérique  
<https://philopsis.fr>

---

Les articles publiés sur Philopsis sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle doit faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès des éditeurs et des auteurs. Vous pouvez citer librement cet article en en mentionnant l'auteur et la provenance.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur [philopsis.fr](https://philopsis.fr)

## Chapitre 1

« La nature est principe de mouvement et de changement » (Ph III, 200b10) ; il est donc impossible de connaître la nature sans questionner le mouvement ; or on « prétend » (opinion commune ou opinion savante) que « sans lieu <topou>, sans vide <kenou> et sans temps <chronou> il est impossible qu'il y ait du mouvement » (b20, p. 160) ; cela rend nécessaire de les étudier ; le lieu est étudié aux ch. 1 à 5, le vide aux chap. 6 à 9, le temps dans la suite du livre IV

Trois questions à propos du lieu

S'il existe ou non

Comment il existe - question des attributs : c'est à partir des attributs que nous découvrons l'essence de la chose (note 2)

Ce qu'il est

L'existence du lieu ne semble pas faire question - pas plus ne faisait question l'existence de la nature (II, 1, 193a4 : « que la nature existe, il serait ridicule de s'employer à le montrer ») ou l'existence du mouvement. En effet 1/ tous admettent que le non étant n'est nulle part et que les êtres sont quelque part ; et 2/ le mouvement le plus communément reconnu par les physiiciens, le mouvement premier, fondamental, le mouvement local, suppose le lieu (sur la primauté du mouvement local, voir Métaph, Lambda 7, 1072b8 : « la translation est [...] le premier des changements, et la première des translations est la translation circulaire » ; voir aussi Ph VIII, 7, p. 422).

Les difficultés paraissent donc surtout concerner l'essence du lieu : elle ne se présente pas de la même façon selon les attributs qui nous font connaître cette essence.

Et ce qui aggrave la difficulté, c'est qu'aucun examen doxographique préalable ne peut guider de façon sûre l'enquête scientifique (selon SA 71a1, toute acquisition d'une connaissance rationnelle se fait à partir d'une connaissance préexistante ; plus celle-ci est mince, plus l'enquête est difficile).

On verra cependant que la question de l'existence du lieu ne se laisse pas aussi facilement régler, comme le donne à entendre le tout début du chapitre et comme la suite le montrera (209a30, p. 206)

Quatre arguments prouvent que le lieu existe

1/ le phénomène de remplacement <antimetastasis> : je vide un vase rempli d'eau et l'air prend la place de l'eau ; je le remplis d'eau et l'eau remplace l'air ; donc le lieu <topos> ou l'emplacement <chôra> où se succèdent air et eau est quelque chose de différent (eteron) de l'air et de l'eau (Bergson : « les corps qui se succèdent les uns aux autres suffisent à monter qu'ils sont sur une scène immobile où ils s'avancent tour à tour ») .

Le lieu est ici comparé avec un vase. Cette comparaison est-elle légitime ? La question sera discutée plus loin. A ne présente pas ici son propre point de vue ; il fait appel au témoignage du sens commun.

2/ les mouvements des corps élémentaires : le feu est transporté vers le haut comme la terre vers le bas ; or le haut et le bas, comme les autres directions, sont des parties <merè> et des espèces <eidè> du lieu ; la directionnalité du mouvement montre <délousi> que le lieu est quelque chose (ti) et qu'il est même pourvu d'une certaine puissance [d'attraction] (ce n'est pas la position d'A lui-même, puisqu'il dit plus bas que le lieu « ne meut pas les êtres » (209a20) ; mais dans le présent passage A n'expose pas sa propre pensée ; il s'agit plutôt d'une opinion commune aux savants).

Il est vrai que les directions sont pour une part relatives à nous <pros êmas>, au sens où ce que je dis être à ma gauche passe à ma droite si je me retourne ; mais elles ne sont pas seulement relatives à nous ; dans la nature chacune est définie à part <diôristai chôris> ; ce qui définit le haut, ce n'est pas seulement une thesis (une position arbitraire de notre corps ou une convention), c'est sa puissance d'attirer le feu, ce qui définit le bas, c'est sa puissance d'attirer la terre<sup>1</sup> .

---

<sup>1</sup> Se référant au traité *Du ciel*, à la *Génération des animaux* et au *Mouvement des animaux*, Bergson écrit : « On peut en conclure qu'il n'y a de droite ou de gauche, de haut ou de bas, d'avant ou d'arrière pour rien sinon pour l'être animé : celui-ci étant en possession d'un centre auquel rapporter tout le reste, ces oppositions sont pour lui déterminées et même bien définies. Or, puisque l'univers d'A est un être animé, c'est dans l'univers que se rencontrent ces oppositions : il y aura ainsi dans l'univers une droite où s'élèvent les astres, et une gauche où ils se couchent, un haut où les objets légers s'élèvent en volant, et un bas vers lequel descendent les objets lourds. Mais si l'on prend garde que l'homme aussi est un être animé chez qui le centre, cessant de demeurer immobile, comme dans l'univers, peut se tourner de tous côtés, on considérera comme possible qu'immobiles pour l'univers, ces mêmes oppositions soient mobiles pour l'homme ».

Même les objets mathématiques,, bien qu'ils ne soient pas dans un lieu, attestent à leur façon qu'il y a lieu : « les objets mathématiques ont beau n'être pas dans le lieu, ils ont, selon notre position, une droite et une gauche qui ne leur sont pas données par la nature mais ne doivent leur nom qu'à cette position même » - B commente : « si certaines de leurs parties nous paraissent à droite, certaines à gauche, ceci résulte de ce que nous transportons les oppositions de ce genre de notre corps à ces figures, suivant la position que notre esprit attribue à chacune d'elles [...] L'image du lieu est si bien implantée dans notre esprit que nous assignons un lieu et des oppositions relatives au lieu, même aux objets qui n'occupent pas de lieu ».

3/ Les partisans du vide affirment que le lieu existe, puisque le vide est un lieu privé de corps

4/ Enfin dernier argument, sur un plan différent : la cosmogonie hésiodique affirme que le chaos est la première de toutes les choses en tant que place de celles qui viendront

Merveilleuse puissance <thaumastè dunamis> du lieu : il préexiste à tous les êtres et il est la condition sine qua non de leur naissance future.

[209a3] « Pourtant il y a bien difficulté, si le lieu existe, concernant ce qu'il est »

Ici commence un nouveau moment de l'exposé ; on passe de l'existence à l'essence et A va montrer toute l'obscurité de la question du lieu

Cette obscurité est en germe dans les arguments qui ont été produits en faveur de l'existence du lieu : ils ne sont pas entièrement compatibles les uns avec les autres et rendent donc l'essence du lieu problématique ; le premier argument (lieu = emplacement différent du corps qui le remplit) et le 3<sup>e</sup> (lieu = vide) esquissent une certaine conception du lieu qui n'est pas cohérente avec le 2<sup>e</sup> et le dernier qui attribue au lieu une sorte de causalité.

L'obscurité du lieu se présente sous la forme de six difficultés qui se résument dans l'idée que le lieu n'est ni un corps ni un incorporel

1/ Il possède la même tridimensionnalité que les corps mais sans posséder la nature du corps ; s'il était corps il y aurait un corps dans un autre corps ; or deux corps ne peuvent se fondre en un seul ; donc le lieu n'est pas corporel

2/ Le second argument va en sens contraire ; si un corps a un emplacement, sa limite en a une aussi ; la surface a donc un emplacement, et par le même argument la ligne, et par le même argument le point ; or on ne peut pas distinguer le point et le lieu du point ; en remontant par un mouvement inverse du précédent, on dira aussi que la ligne et le lieu de la ligne, la surface et le lieu de la surface, le corps et le lieu du corps ne peuvent pas être distingués ; donc le lieu n'est pas incorporel : « bien loin de différer de la nature du corps, le lieu est au plus haut point participant de cette nature » (Bergson) ; ce qui est incorporel (ou intelligible) ne peut pas accueillir le corporel>.

Quant à la non distinction du point et du lieu du point, elle est justifiée par les commentateurs de deux façons. Simplicius : « si nous distinguons le point indivisible et le lieu du point, nous introduisons dans le point indivisible deux éléments : le point et le lieu du point ». Philopon : « si l'on attribue même au point un lieu qui lui est propre, on se représentera ou plus haut, ou plus bas le lieu naturel de ce point. Or puisqu'on appelle lourds les corps qui occupent par nature un lieu inférieur, légers, au contraire, ceux qui s'élèvent dans un lieu supérieur, on assignera nécessairement au point une pesanteur ou une légèreté, ce qui n'est intelligible d'aucune manière ». Bergson propose une 3<sup>e</sup> solution : le lieu, comme on le verra plus tard, est pour tout corps, la limite du corps contenant ; « or un point indivisible ne peut en aucune manière être contenu ou entouré, car il ne saurait être touché par quelque autre chose sans s'y mêler aussitôt ».

3/ D'où l'embarras quant à l'essence du lieu : il n'est

ni élément corporel (terre, eau, air, feu),

ni formé à partir d'éléments corporels (selon le premier argument),

ni élément incorporel ou formé d'éléments incorporels (selon le second argument : ce qui est incorporel ne saurait être une grandeur physique). Selon Philopon, les éléments incorporels, ce sont « les éléments composants des syllogismes ou des mots, par exemple, tels que les propositions et les syllabes ».

Bergson commente : « on ne peut pas plus assimiler à un élément corporel ce qui diffère de la nature du corps, qu'on ne peut appeler incorporel ce qui présente longueur, largeur et profondeur »

4/ Les arguments produits en faveur de son existence sont fragiles ;

On lui a attribué une certaine puissance ; mais cette puissance ne se laisse penser selon aucune des figures de la causalité : on ne peut pas lui attribuer

Ni la causalité matérielle (car il n'est pas assez corporel),

Ni la causalité formelle ou finale (Simplicius : « la fin est propre à chaque chose, tandis que le lieu est pour ainsi dire public » ; B juge cette explication peu satisfaisante : « à chaque élément est assignée une région déterminée dans l'univers, à chaque mouvement sa propre fin » ; le lieu pourrait ainsi avoir le rôle d'une cause finale ; B propose donc une autre explication : « ... la fin est donnée *avant* la chose qui tend à cette fin, le lieu, au contraire, *après* les choses disposées et ordonnées dont se compose l'univers. C'est évidemment vers un lieu aérien, placé entre les régions humides et ignées que l'air se dirige, non parce qu'il serait attiré par ce lieu comme par une certaine fin, mais parce que l'air est ainsi fait qu'il se repose entre l'eau et le feu et se meut à l'intérieur des autres éléments. De ce repos même naît le lieu naturel de l'air : par conséquent le lieu naturel n'étant pas une fin mais un aboutissement et comme un produit du mouvement naturel, nous dirions volontiers : le lieu naturel joue le rôle plutôt de l'effet que de la cause »)

Ni la causalité efficiente ou motrice (« il ne meut pas les étants »)

(Le lieu possède un certain rôle causal au sens où il confère au mouvement des corps une détermination spécifique ; la puissance du lieu ne signifie pas qu'il exercerait une force d'attraction sur les corps qui le rejoignent, mais que la nature d'un corps lui confère un mouvement dont la direction n'est jamais indifférente).

5/ On lui a attribué une certaine existence, on a dit qu'il était au nombre des êtres, mais ce qui est au nombre des êtres doit être en quelque lieu ; s'il y a un lieu du lieu, il y aura aussi un lieu du lieu du lieu et on est ainsi engagé dans une régression infinie

6/ La dernière difficulté part de la prémisse : « de même que tout corps est dans un lieu, de même aussi dans tout lieu il y aura un corps », et en conclut qu'on est en peine pour rendre compte de l'augmentation des corps ; et en effet, si tout lieu est rempli par un corps, l'augmentation de volume, qui réclame un espace vide à l'intérieur duquel le corps puisse s'accroître, est inintelligible. Cet argument paraît éristique car la première proposition de la prémisse n'implique pas la seconde ; si A le présente, c'est sans doute parce que, sans déduire, pour son compte, la seconde proposition de la première, il en admet la validité : il n'y a pas de vide, il faut traiter de pair le lieu et le corps (205a32-33) ; et si tel est le cas, il y a difficulté à rendre compte de l'augmentation.

Pour conclure le chapitre, on remarquera que le noyau commun de toutes les difficultés concernant le lieu est la conviction que « le lieu est quelque chose de distinct qui existe par lui-même » ; il va s'agir de s'opposer à l'émancipation du lieu et de montrer que le lieu qui n'est pas corps n'a pas d'indépendance par rapport au corps, puisqu'il est, comme le montre le chapitre suivant, « l'enveloppe première de chacun des corps » ou la surface intérieure du contenant.

## Chapitre II

Refuser « l'émancipation » du lieu, c'est soutenir qu'il n'est pas séparable du corps (il n'y a pas de corps qui ne soit en un lieu ni de lieu qui ne soit occupé par un corps, et le lieu d'un corps est la limite interne du corps qui l'enveloppe) ; si le lieu n'est pas séparable du corps (non pas de tel corps, mais du corps en général), la tentation va être de le comprendre à partir de ce qui constitue la nature du corps, cad la forme et la matière ; et il va donc falloir étudier cette possibilité et montrer que le corps n'est ni forme ni matière

1/ Première réponse : le lieu est la forme <eidos> de chaque chose (= du corps inclus dans le lieu)

A distingue d'abord ce qui est dit par soi <kath'auto> et ce qui est dit par rapport à autre chose <kat'allo legetai>, puis il distingue le lieu commun <topos koinos> dans lequel sont tous les corps et le lieu propre dans lequel chacun est en premier.

La parenthèse illustre cette seconde différence : « tu es maintenant dans le ciel parce que tu es dans l'air, lequel est dans le ciel ; et dans l'air parce que tu es sur la terre ; et de même sur la terre parce que tu es dans ce lieu-ci qui ne contient rien de plus que toi » ; tu es dans ce lieu-ci en tant que lieu propre, mais ton lieu propre est sur terre, qui est dans l'air, qui est dans le ciel, et tu es donc dans le ciel en tant que lieu commun

Quel est le rapport entre les deux différences ? Le lieu commun paraît bien relever de ce qui est par soi, alors que le lieu propre paraît relever du relatif, en tant qu'il est relatif au corps dont il est le lieu propre.

On pourrait attendre qu'A dirige sa pensée vers ce qui est « par soi », cad le lieu commun, qui correspond au chaos de la cosmogonie ; or c'est l'inverse (et c'est pourquoi il tourne le dos à la pensée mythique du chaos comme à la pensée démocratéenne du vide absolu) : pour penser le lieu, il s'agit de penser d'abord le lieu propre ; le lieu en tant que lieu propre est « enveloppe première de chacun des corps », il est donc une certaine limite <peras>, cad la forme <eidos> ou la figure <morphè> de chaque chose, cad aussi ce qui limite sa grandeur <megethos>. Donc lieu = forme

2/ Deuxième réponse : le lieu est la matière de chaque chose

On peut aussi penser que le lieu est l'extension <diastèma> de la grandeur, l'intervalle entre les contours ; or, ajoute A, l'extension de la grandeur est non forme mais matière : la grandeur est ce qui limite (= la forme), l'extension de la grandeur est ce qui est limité (= la matière)<sup>2</sup>.

Le lieu compris comme matière, c'est, dit A, la pensée du *Timée*, dans lequel « ce qui permet la participation [= ce qui reçoit l'empreinte des formes noétiques] et l'emplacement sont une seule et même chose »

Bref quand on unit lieu et corps, une aporie apparaît, et elle consiste dans l'affrontement des raisons qui recommandent de penser le lieu comme forme avec celles qui recommandent de le penser comme matière.

Le lieu étant lié à la substance concrète, l'aporie de la substance (Métaph Z 3 : est-elle quiddité ou est-elle upokeimenon, substrat, donc matière) se transporte au lieu.

[209b23] « Pourtant, qu'il soit bien impossible pour le lieu d'être l'une ou l'autre... »

Cela est établi par quatre arguments

1/ La forme et la matière ne se séparent pas de la chose dont elles sont la forme et la matière, alors que le lieu est toujours séparable du corps qui l'occupe, comme un récipient est séparable de ce qu'on y dépose, comme l'a montré l'expérience de la substitution de l'eau à

---

2 Selon le commentaire de Simplicius, il faudrait distinguer trois termes : la grandeur (la forme), l'extension de la grandeur (la matière délimitée par la forme) et l'extension matérielle – on pourrait dire aussi l'extensivité – ; l'extensivité est indéterminée et sans limite, l'extension de la grandeur est « la matière de l'achèvement de la grandeur », (ou l'extensivité en tant en tant que délimitée par une forme ; et la grandeur serait alors le nombre de cette extensivité délimitée.

l'air. Le lieu n'est pas une partie ou une manière d'être <exis> de la chose.

D'où la conséquence : « il semble que toujours ce qui est quelque part est lui-même quelque chose et exige en dehors de lui une autre chose » : le *quelque part* n'a pas d'autonomie ontologique : non seulement il demande le quelque chose dont il est le lieu propre (sans être rien de lui), mais il demande aussi la relation entre la chose et une autre chose ; le *quelque part* n'a pas son seul fondement dans la chose dont il est le lieu ; son fondement ontologique est plutôt la relation entre les choses (le corps contenant et le corps contenu)

Puis vient en manière de parenthèse une nouvelle critique de Platon, visant sans doute l'identification du lieu à la matière-réceptacle de la forme : si le réceptacle est, comme le dit Platon <methektikon>, s'il est le lieu où s'opère la participation de la matière à la forme, alors, on ne peut pas concevoir les formes comme transcendantes ; le participable et le « là » de la participation ne peuvent pas être séparés

2/ Le mouvement de la chose vers son lieu propre implique des directions (telles que vers le haut ou vers le bas) ; or forme et matière ne sont concernées ni par le mouvement, ni par le haut ou le bas ; elles sont donc étrangères au lieu

3/ Si le lieu est identifié à la matière ou à la forme, il est *dans* la chose ; donc il est mêlé avec la chose ; et, étant mêlé, le lieu change de lieu ; il ne changerait pas de lieu s'il n'occupait déjà un lieu ; or il est pour A absurde qu'un lieu soit dans un lieu

4/ L'air se transforme en eau comme l'eau en air ; quand l'air se transforme en eau, il y a un resserrement du volume primitif ; si le lieu est forme ou matière, ce resserrement doit être compris comme une destruction ; mais une destruction du lieu est incompréhensible ; comme le lieu ne peut s'accroître avec la chose, il ne peut périr quand elle diminue de volume.

Variante : l'argument viserait plutôt l'identification du lieu à la forme : quand l'air produit de l'eau, la forme de l'air périt et la forme de l'eau s'y substitue ; le lieu périrait si l'on tenait le lieu pour la forme

Conclusion de B : « le lieu n'est ni la matière ni la forme, parce que la matière et la forme paraissent s'associer aux destinées du corps et y participer, si l'on peut dire, tandis que le lieu est le témoin immobile de ces destinées »

### Chapitre III

Ce chapitre est intermédiaire entre le moment précédent (les deux premiers chapitres), qui nous a montré ce que le lieu n'est pas et le moment suivant (à partir du chapitre 4) qui nous dit ce que le lieu est. A va montrer au chapitre 4 que le lieu du corps (contenu ou inclus) est la surface intérieure du contenant ; le lieu est pensé comme le rapport d'un contenu et d'un contenant ; or ce rapport, c'est le rapport d'inhérence ; mais le rapport d'inhérence s'entend en plusieurs sens ; il va donc s'agir de déterminer quel type d'inhérence définit le lieu.

On dit qu'une chose est dans une autre (en allô) au sens où

1/ la partie est dans le tout ou le tout dans les parties

2/ l'espèce est dans le genre comme le genre est dans l'espèce [= le genre est compris dans l'espèce ; si l'on veut définir l'espèce, il faut d'abord définir le genre auquel elle appartient]

3/ la forme est dans la matière

4/ quelque chose dépend d'un premier moteur

5/ quelque chose dépend d'une cause finale

6/ le dernier sens est le plus éminent, c'est le sens « par excellence <pantôn de kuriôtaton> de l'inhérence : *être dans* signifie être « comme dans un vase <ôs en aggeiô> et d'une façon générale <olôs> dans un lieu ».

Le vase ne nous donne en un sens qu'une *image* de l'inhérence locale, mais c'est une image éclairante et nécessaire parce qu'elle nous donne le schème fondamental du lieu : le rapport entre contenu et contenant.

Mais pour en tirer toute la valeur heuristique, un obstacle doit être préalablement surmonté : « Mais on pourrait se demander s'il est aussi possible... » (210a25)

Une chose ne peut elle pas être elle-même en elle-même ?

La réponse d'A consiste à distinguer deux sens de l'expression *être en soi*

Au sens large ou impropre, une chose peut être en elle-même.

C'est le cas lorsqu'il y a en elle des parties que l'on appelle du même nom que le tout (ainsi quand on parle d'une amphore de vin ou d'un verre de vin, on entend par là tantôt le contenant, tantôt le contenu, tantôt le tout ; l'amphore de vin est en elle-même au sens où la partie (contenant *ou* contenu) est dans le tout (contenant + contenu)

Au sens strict (prôtôs), c'est impossible, comme le montre 1/ l'induction ; 2/ le raisonnement : l'expression implique contradiction, car il faudrait que la chose se fasse dualité ou que le contenu soit en même temps contenant ou vice versa.

En outre, admettre qu'il est impossible qu'une chose soit en elle-même – admettre qu'il est nécessaire qu'elle soit en autre chose, donc que si le lieu est quelque chose il soit en quelque chose d'autre ne conduit pas à l'aporie de Zénon (qui paraît se présenter comme une régression infinie : le lieu est dans un lieu qui est dans un lieu, qui est dans un lieu, etc) ; il suffit pour écarter l'aporie de distinguer différents sens de l'inhérence : le lieu pourrait être en allô au sens où la santé est dans les choses chaudes en tant qu'état et la chaleur dans le corps comme passion [affection].

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur [philopsis.fr](http://philopsis.fr)